

Le "Discours de la Servitude Volontaire" d'Étienne de La Boétie : Un outil de réflexion pour le monde du travail ?

Alain Molas, psychiatre et psychanalyste

Introduction.

Au fil de mes lectures, j'ai été amené à découvrir un texte, dont le titre faisait écho à la problématique évoquée par nombre de patients. Il s'agit du *Discours de la Servitude Volontaire* qu'Étienne de La Boétie, connu pour son amitié avec Montaigne, écrivit en 1548, à l'âge de 18 ans. Ce texte traite du rapport de l'homme à la tyrannie. Vous jugerez s'il apporte quelques lumières sur le thème qui nous réunit aujourd'hui. « Servitude volontaire », cette apparente contradiction, nous interroge, nous concerne. Ces termes évoquent le monde du travail, et aussi obscurément, une question plus intime, un rapport à soi-même, la question d'un choix.

La souffrance au travail se fait entendre dans le cabinet du psychanalyste. Elle est bien souvent attachée à la confrontation avec une forme d'oppression, voire de despotisme. Le despote peut prendre plusieurs visages : celui du patron, du chef de bureau, du directeur. Et celui plus diffus, plus sournois, mais tout aussi redoutable, du rendement, du sacro-saint profit. L'exemple de France Télécom et sa vague de suicides sont là pour nous le rappeler.

Et puis il y a celui, beaucoup plus difficile à identifier, de cette instance psychique que Freud nomma le Surmoi, et à qui Lacan donna toute sa dimension, et sa responsabilité dans la souffrance humaine. Instance qui peut trouver dans le champ du travail, tant dans un collectif, que dans une profession indépendante, un terrain propice à l'exercice de son pouvoir.

L'homme souffre, se plaint de la tyrannie, dont le règne est immense, tant au niveau des états, que dans le monde du travail, et jusque dans les familles.

Etienne de La Boétie.

Avant de réfléchir sur le texte que je propose de vous présenter, un mot sur l'auteur. Qui est Etienne de La Boétie ? On sait peu de choses de lui. Il est né à Sarlat en 1530. Fit des études de droit à Orléans, fut nommé magistrat au Parlement de Bordeaux, où il rencontra Montaigne.

Il remplit plusieurs missions importantes de pacifications entre les catholiques et les protestants qui commençaient à se déchirer. Il mourut à l'âge de 33 ans, vraisemblablement de la peste. Il légua sa bibliothèque et ses écrits à son ami Montaigne, qui devait se charger de leurs publications.

« Discours de la Servitude Volontaire ».

1) Destin du Discours :

Avant de prendre connaissance de son contenu, quelques mots sur son destin.

Les protestants, ayant eu dans les mains ce texte, qui circulait alors « sous le manteau », en firent leur manifeste sous le titre, au combien pertinent, nous verrons pourquoi, « le Contr'Un ». Publié en 1574, il ne mentionnait pas le nom de l'auteur. Au moment de la Révolution française, il fut plagié par Marat, qui le publia sous le titre *les chaînes de l'esclavage*. Il traversa ensuite l'Atlantique pour nourrir la réflexion du philosophe américain Emerson et son élève Thoreau, premier, officiellement du moins, à parler de « désobéissance

civile », dont le principe fut clairement énoncé par La Boétie : « Encore ce seul tyran, il n'est pas besoin de le combattre, il n'est pas besoin de le défaire : il est de soi-même, pourvu que le pays ne consente pas à sa servitude. Il ne faut rien lui ôter, mais ne rien lui donner... ». « Soyez décidés à ne plus servir, et vous voilà libres. Je ne veux pas que vous le poussiez ou que vous l'ébranliez, mais seulement : ne le soutenez plus, et vous le verrez comme un grand colosse à qui l'on a dérobé la base, de son poids même s'effondrer au sol et se rompre »¹.

Le Discours retraversera l'océan, pour venir enthousiasmer et passionner Léon Tolstoï qui dut vraisemblablement en parler à son correspondant Gandhi, sous la plume duquel nous trouvons des phrases quasi-identiques à celles du *Discours*, et qui organisa à Durban, en Afrique du Sud, la première action de « désobéissance civile ». L'ANC, le Congrès National Africain, dont Nelson Mandela devint un des leaders, y puisa son inspiration.

Les nazis interdirent en Belgique seulement deux œuvres anciennes : les textes de Maïmonide, et le *Discours de la servitude volontaire*, prouvant ainsi son extraordinaire pouvoir de sédition.

Et enfin le New-York Times titrait en 1943 : *La Boétie : un antinazi de 1548 !*

Montaigne ne publia pas le texte de son ami, comme il l'avait prévu dans les Essais. Il y fait part de son embarras, suite à la diffusion du « Contr'Un » des protestants. Il estime alors que ce texte ne doit pas se réduire à un manifeste de sédition, mais qu'il va beaucoup plus loin dans la connaissance de la nature humaine.

2) Lecture :

Tous les auteurs qui l'ont commenté insistent sur sa grande valeur littéraire, son inventivité, sa poésie, au point de qualifier son auteur de *Rimbaud de la pensée* (Pierre Clastre)².

La Boétie, par son style, saisit son lecteur, le réveille, et tout au long de ce *Discours* l'empêche de retourner au sommeil de l'esprit. Par le rythme de sa prose poétique, il nous conduit au cœur énigmatique de ce lien à la servitude, « que le langage refuse de nommer »³.

a) Le pouvoir du Un :

Pourquoi des millions d'hommes se mettent-ils sous la férule « d'un seul » ? La Boétie s'attache à éclairer la nature du lien entre le peuple et ce « Un seul » : il a l'intuition qu'il recèle un des secrets de cette servitude consentie, et même recherchée. La Boétie note que ce « seul », est porté par un nom, qui « ensorcelle », qui « charme » les hommes. Le tyran va se nommer, Führer, petit père du peuple, guide suprême, grand timonier, tribun du peuple, etc., autant de noms qui répondent à l'aspiration des peuples à être guidés, protégés par une figure paternelle de haute stature. Ainsi, après son assassinat, les romains firent écrire sur le monument funéraire de Jules César : « le père du peuple ».

A l'origine, il y a donc cette aspiration du peuple à vouloir d'un être à part, au pouvoir supérieur, un être d'exception. Aujourd'hui on parle plus modestement d'un « homme providentiel ».

L'aspiration du peuple est telle, qu'il en vient, par la rumeur, à attribuer au tyran des miracles, confortant ainsi sa nature quasi-divine. Avec humour, La Boétie note que le tyran, lui-même captif de son personnage, en vient à se caricaturer, et de citer les divers colifichets plus ou moins ridicules dont il se pare. Mais gare à celui qui dira que le roi est nu ! Toute ressemblance avec les liens qui peuvent se nouer au sein du monde du travail n'est pas fortuite. Le roman de Lauren Weissberger, intitulé *Le diable s'habille en Prada*⁴, s'inspire de

¹ Etienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, 2011, Folio-plus philosophie, Gallimard.

² Pierre Clastre, *Liberté, malencontre, innommable in Le discours de la servitude volontaire 2002*, Petite Bibliothèque Payot Editions Payot.

³ Etienne de La Boétie, *Ibid*

⁴ Lauren Weissenberg, *Le diable s'habille en Prada*, 2005, Pocket.

l'expérience professionnelle de l'auteure, comme assistante de la célèbre rédactrice en chef du magazine américain Vogue, Anna Wintour. Même s'il s'agit d'une fiction, l'auteure a su admirablement mettre en évidence les mécanismes de la servitude volontaire au travail. Mlle Sachs, fraîchement sortie de l'université, trouve un poste d'assistante auprès de la rédactrice en chef d'un magazine de mode. Elle découvre que celle-ci est mise par ses collègues sur un piédestal tel qu'elle incarne à leurs yeux « La Référence » de la mode. Tous et toutes « se damneraient pour être le plus près possible de cette icône », toutes « pourraient tuer pour cela »⁵.

Revenons au texte de La Boétie. Il nous fait saisir que c'est le signifiant Un qui confère au nom dont se pare le despote l'origine de son pouvoir. Nous reconnaissons dans l'appel à ce signifiant, une demande d'ordre, de protection, mais aussi d'identité. Il est à la base de la construction du personnage du tyran, il est le socle de sa statue. Souvenons-nous du slogan des nazis : « ein volk, ein land, ein führer ». Ainsi résonne la puissance de ce vœu d'Unité.

b) L'incarnation du Un et ses conséquences.

La Boétie conduit son lecteur à la question fondamentale soulevée par l'instauration de ce « un seul », à savoir celle de son incarnation, la plupart du temps par un type bien ordinaire. Mais il suffit qu'il soit mis en « ce lieu », écrit l'auteur. Alors le peuple et le cercle rapproché des courtisans aménagent pour lui une position de toute-puissance de sa volonté : le tyran « a appris des courtisans son omnipotence, et qu'il n'y a aucun droit ni aucun devoir qui le contraignent : « il a fait foi de considérer sa volonté comme faisant foi, et de n'avoir aucun compagnon, mais d'être de tous le maître »⁶. Ainsi tout concourt à faire de la place du tyran un lieu où règne la volonté capricieuse d'un seul. Cela n'est pas sans évoquer l'enfant-tyran auquel on n'oppose aucune limite, aucune contrainte. Rappelez-vous Charlot dans le « Dictateur » jouant comme un enfant avec le ballon représentant le globe terrestre.

Revenons au roman, cité plus haut : *Le diable s'habille en Prada*. La rédactrice en chef, Miranda Prietzly, incarnée par Meryl Streep au cinéma, peut jouir du pouvoir de sa seule volonté capricieuse, en donnant des ordres en rafales, quasi-contradictaires, générateurs de souffrance et d'angoisse chez ses assistantes chargées de les satisfaire, et qui subiront rebuffades, humiliations, voire mise à la porte brutale.

Dans ce lieu, maintenant habité par le despote, règne la transgression, qui touche principalement deux lois : celle qui interdit de prendre autrui comme objet, de lui infliger la souffrance, de le détruire. « Tu ne tueras point », disent les Commandements. La Boétie prend l'exemple de Caligula. Assez fameuse est la parole de cet autre tyran, qui voyant découverte la gorge de sa femme, son être le plus cher, et sans laquelle semble-t-il il n'aurait su vivre, la caressa de cette belle parole : « ce beau cou sera aussitôt coupé, si j'en donne l'ordre ».

La transgression de la seconde loi, « Tu ne convoiteras pas le bien d'autrui », conduit le despote à prendre tout ce qui éveille son envie, en d'autres termes tout objet dont l'autre semble jouir. La jouissance sans limite supposée par de tels agissements, contamine de proche en proche les strates de la société. Elle ruisselle du haut au bas de la pyramide sociale. Chacun devenant le « tyranneau » de son prochain, qui lui-même etc... Le résultat en est la destruction du lien social, sous l'effet de la cruauté et de la convoitise. De quel mécanisme procède cette contagion ? Quelle est cette force qui pousse les hommes à s'aliéner dans un rapport destructeur à leurs semblables ? L'auteur ne propose pas d'explication, mais nous conduit au plus près de l'énigme, qui trouve sa formulation en termes littéraires.

⁵ Lauren Weissenberg, Ibid

⁶ Etienne de La Boétie, Ibid

c) Le cœur de la tyrannie :

La Boétie convoque une fable et un poème.

- *Le Renard et le Lion* : Au Lion qui feignait d'être malade et appelait ses sujets à le visiter le Renard répondit : « j'irais volontiers te voir en ta tanière, mais alors que je vois beaucoup de traces de bêtes qui s'avancent vers toi, de celles qui repartent je n'en vois pas une ».

La Boétie déplore que : « de tant de gens s'approchant si volontiers des tyrans, il n'y en ait pas un qui ait la sagesse et la hardiesse de leur dire ce que dit le Renard »⁷. Qu'est-ce qui attire si puissamment les hommes, alors qu'ils ne peuvent méconnaître le danger ? Au-delà de l'espoir d'obtenir du pouvoir, de la puissance, il y aurait peut-être l'appel irrésistible de la voix de l'Autre, comme pouvait en témoigner Eichmann avec la voix du Führer ? Dans le roman cité plus haut, la voix de Miranda exerce une crainte mêlée de fascination, toutes ses collaboratrices se précipitent à son appel.

- *Le papillon* : « Ces misérables voient étinceler les trésors du tyran, et regardent tout ébahis les rayons de sa splendeur ; et attirés par cette clarté, ils s'approchent, et ne voient pas qu'ils se jettent dans la flamme qui ne peut manquer de les consumer... Ainsi le papillon qui en espérant jouir de quelques plaisirs se met dans le feu parce qu'il resplendit, et en éprouve l'autre vertu celle qui brûle »⁸. La puissance attractive de ce lieu contient une promesse, mais une bien étrange promesse, le plaisir espéré étant pour le moins dangereux, voire mortel. Toujours dans ce même roman, les assistantes se bousculent pour être le plus près possible de la rédactrice en chef, tout en sachant les risques qu'elles prennent, mais la lumière qui les habillera sera si forte, qu'elles sont prêtes à s'y brûler les ailes. La psychanalyse a proposé d'identifier ce lieu au pouvoir si attractif, et de le nommer d'un nom indéfini : la Chose. Et de baptiser surmoi cette instance qui nous pousse, inlassablement vers lui.

d) Le choix de la liberté, le désir de liberté.

Voilà un constat bien désespérant ! Mais le fait que cette servitude soit volontaire, même si la volonté en question paraît bien obscure, nous sommes devant un choix. Nous pouvons choisir la liberté. C'est bien à ce choix que La Boétie veut nous conduire. Son discours veut réveiller notre désir de liberté. Devant l'immense règne de la servitude, il est légitime de se demander si elle n'est pas notre état naturel. Non, répond l'auteur, nous sommes naturellement libres. La servitude nous conduit à oublier notre état premier. Pour justifier cette affirmation, La Boétie nous livre sa conception de l'état naturel de l'homme : Au commencement est la Nature, qu'il qualifie de « bonne mère ». Comme dans beaucoup de mythes des origines, tout commence par un don. La nature a donné aux hommes la vie, mais aussi la voix, qui permet la parole. Ce don nous fait libres, frères, égaux. Autrement dit, de ce don découlent la liberté, la fraternité, l'égalité, indissociablement tressées. Voilà peut-être pour la première fois notre devise républicaine !

e) Liberté, Fraternité, Égalité

La liberté tout d'abord : l'auteur nous propose d'emblée une histoire : « Un éléphant qui, s'étant défendu jusqu'à n'en plus pouvoir, ne voyant plus d'issue, étant sur le point d'être pris, enfonce ses mâchoires et casse ses défenses contre les arbres, tant le grand désir qu'il a de demeurer libre tel qu'il est lui donne de l'esprit et l'incite à marchander avec les chasseurs pour savoir si pour le prix de ses défenses il en serait quitte, et s'ils accepteraient qu'il donne son ivoire, et paye cette rançon pour sa liberté »⁹.

Que nous enseigne ce petit apologue ?

- Que la liberté est d'autant plus fortement désirée qu'elle est perdue ou sur le point de l'être.

⁷ Etienne de la Boétie, Ibid

⁸ Ibid

⁹ Ibid

- Que la conquérir impose de dire non. La liberté exige une négation.
- Qu'elle a un prix, celui d'une perte, voire même celle de la vie « Je suis prêt, s'il le faut, à mourir pour elle » (Nelson Mandela au procès de Rivonia).
- Qu'elle requiert une action délibérée, un acte.

Mais surtout cette référence aux animaux nous montre que, pour La Boétie, la liberté n'est pas un concept abstrait, mais une expérience sensible, une expérience du vivant. Cette part indomptable, insoumise, il la suppose commune à tous les hommes. Par le langage, l'imagination, l'art, l'écriture, on peut exprimer ce vivant, cette expérience, en raviver la saveur, le goût, le désir. Au contraire, la force qui pousse l'homme vers la servitude, en efface le goût et le souvenir. C'est par les mots, que l'homme peut évoquer l'expérience de la liberté, la reconnaître et inscrire en lui le désir de liberté : sans ce désir, écrit La Boétie, la vie est « amoindrie ». Il est la vraie dimension de l'existence.

Le désir de liberté serait ce désir de retrouver les effets originels de ce don de la nature, de cette force d'engendrement, en s'appuyant sur le pouvoir créatif du langage.

Dans son livre *Un long chemin vers la liberté*, Nelson Mandela témoigne de ce moment essentiel, où s'inscrit en lui, pour toujours, ce désir de liberté. Il vient de participer à sa première campagne de désobéissance civile : « La campagne m'a libéré de tout ce qui pouvait rester de doute et de sentiment d'infériorité ; je pouvais me tenir droit, comme un homme, et regarder tout le monde dans les yeux avec la dignité qui vient de n'avoir pas succombé à l'oppression et à la peur. Je m'étais transformé en combattant de la liberté »¹⁰.

Le second effet du don de la parole est la fraternité.

L'expérience de la liberté ne peut être pour les hommes une expérience solitaire. L'homme ne peut être libre seul. Pourquoi ? Dès sa venue au monde et dès son ouverture à la parole, il fait l'expérience de l'Autre. Aristote¹¹, dont l'œuvre était bien connue de La Boétie, a identifié l'origine de la fraternité, qu'il nomme amitié, en s'interrogeant sur la faculté que nous avons de nous sentir vivre, exister. La forme réfléchie, ce retour sur soi-même, n'est pas une fermeture, bien au contraire. Cette sensation de l'existence nous ouvre à un sentir-avec, un con-sentir. « Avec » désigne un espace où est appelé un « hétéros autos », un Autre soi-même. Il ne s'agit pas, comme la traduction latine peut l'induire, alter ego, d'un double de moi-même, un autre identique. Mais, un Autre radicalement Autre, hétérogène, inconnu, étranger, et en même temps très proche, intime. Aristote nomme ami celui qui viendra à cette place. Le politique, le social est d'emblée dans ce « consentement originaire » (Giorgio Agamben¹²). La question se pose de savoir ce qui fait que l'amitié puisse venir, plutôt que la haine et le racisme et que cette fraternité tourne à la « frénésie », à la cruauté et la convoitise. Pourquoi l'ami est appelé à cette place du partage ? La réponse d'Aristote tient au fait que l'existence est un don, un bien, que nous partageons nécessairement, l'ami est consubstantiel à la conscience de ce don. Pour La Boétie, on peut dire que nous sommes tous des « fils de la parole », autrement dit des frères. Reste à notre charge d'user de cette parole pour nous « entre-connaître », et mettre en acte ce qu'il nomme une « fraternelle affection ». Les échanges vont bien plus loin que la simple réciprocité, ils maintiennent ouvert l'espace de l'amitié, de la fraternité. Les différences suscitent l'entre-aide, autre nom de la fraternelle affection. La Boétie décrit un usage respectueux des lois de la parole, telles qu'elles sont énoncées dans les tables remises à Moïse.

Qui mieux que Nelson Mandela a mis en acte ce passage de la « frénésie », du racisme, à la « fraternité » ? Comment ? En comprenant que la haine est la véritable prison, que la liberté est de vouloir approcher l'autre, le geôlier, le frère humain, et s'entre-connaître par la parole et

¹⁰ Nelson Mandela, *Un long chemin vers la liberté*, 2013, Le Livre de Poche.

¹¹ Aristote, *Éthique à Nicomaque* 1170 a 28-117 b 35

¹² Giorgio Agamben, *L'amitié*, Rivages poche, Petite Bibliothèque, 2007.

le langage. En cela il était fidèle à son héritage, aux préceptes de l'Ubuntu : « je ne suis pas sans les autres ».

Chacun recevant ce don de la parole est l'égal de l'autre, des autres. L'égalité n'est pas soumise à des lois. Elle ne requiert pas une même identité, les hommes étant égaux dans le droit d'user de la parole. « Une voix, un homme », tel était le credo de Nelson Mandela.

Par le don du langage l'homme fait l'expérience du partage et de la liberté. Son drame est de vouloir oublier cette expérience, et s'oublier lui-même dans la servitude. La force du *Discours de la servitude volontaire*, ce qui fait qu'aujourd'hui encore il nous réveille, tient à ce qu'il porte la question au cœur de chacun : « Que pourrait-il vous faire, si vous ne receliez point le brigand qui vous pille, si vous n'étiez complices du meurtrier qui vous tue, et traîtres à vous-mêmes ? »¹³. Quelle est cette responsabilité que nous refusons d'endosser ? Comment ne pas entendre l'écho de la clinique psychanalytique, à savoir le consentement inconscient à la tyrannie du surmoi, choisi plutôt que la difficile assomption de son désir singulier. Choix de la servitude plutôt que d'affronter l'angoisse et la crainte de l'existence. Pour opérer le choix de la liberté, dire non à la tyrannie de ce persécuteur intime, la psychanalyse n'étant pas encore inventée, La Boétie préconise un retour en soi-même, une rupture avec l'immédiateté, pour prendre le temps, par la culture, par la lecture, et surtout par l'écriture d'inscrire en soi le désir de la liberté, et de maintenir ouvert l'espace du partage et de l'amitié. Il prescrit un renoncement à toute jouissance immédiate. C'est à un véritable engagement éthique qu'il nous convie, seule voie pour faire barrage à la tyrannie, et à la servitude volontaire. En tout cas pour y mettre un bémol.

Notes :

L'approche de la convoitise dans ce texte nous intéresse dans la mesure où pour l'auteur elle est la conséquence d'un point crucial de la tyrannie, contenu dans la proposition suivante : « tout est à un ». Toute personne peut être dépossédée, de ses biens certes, mais aussi de lui-même, de son être ! Nous trouvons là l'écho de l'envie, l'invidia, décrite par St Augustin (in *Les confessions*, 1993, Garnier Flammarion), et sans cesse reprise par Lacan, tout au long de son enseignement : « j'ai vu moi-même et observé de près la jalousie chez un tout petit. Il ne parlait pas encore et il fixait, pâle, d'un regard amer, son frère de lait. Qui ne connaît cela ? Les mères et les nourrices prétendent le conjurer par je ne sais quels remèdes ». Les relations professionnelles sont souvent marquées par la rivalité jalouse, et il peut être utile pour notre réflexion de revenir sur ce temps de l'envie, qu'Erik Porge a baptisé « l'instant du frère ». L'enjeu de ce moment n'est autre que celui du passage de la haine destructrice au deuil, et enfin à l'acceptation de la perte et à l'instauration du désir. Essayons de le déplier, en décomposant les différents temps de ce passage.

a) la vision de la scène provoque chez l'aîné une pâleur mortelle, signant le profond bouleversement à l'œuvre. Si l'on tente de définir le vécu de l'enfant, on peut dire qu'il est en proie à un affect d'autodestruction passionnelle, en lien donc avec ce qu'il voit. Mais que voit-il au juste ? L'image d'un semblable, certes, mais aussi une « complétude qui se referme » (Lacan, séminaire XI), dont il est exclu. Passé la sidération, la haine jalouse le possède. Pourquoi ? Parce que le petit jouit de quelque chose, du sein. Puis se révèle la sensation de privation : l'autre, suspendu au sein, le prive, il se sent dépossédé, volé de ce qui apporte la jouissance. Il entre en rivalité avec son frère. L'aîné se vit alors manquant, autrement dit il réalise que ce manque le pousse à vouloir obtenir ce qui pourrait le combler, le compléter. Le moment crucial va être ce passage de la haine jalouse, de l'envie de ce que l'autre semble posséder, et donc me priver, à l'acceptation de ce manque. Dans le fond, le sein, l'aîné n'en a que faire, l'essentiel est cette confrontation avec la perte. Le frère n'est pas malveillant, il représente, à travers cette épreuve, la possibilité de reconnaître un désir. Cet « instant du frère » ouvre deux directions : la première ne se détache pas de la haine de ce frère qui me prive, en exhibant sa jouissance, cette jouissance que je lui suppose comblante. La deuxième repose sur un deuil. Deuil d'un objet qui pourrait m'apporter cette complétude. Mon frère est alors logé à la même enseigne, et même, je lui dois de me révéler manquant, et donc désirant, je suis en quelque sorte en dette envers lui. Ce moment est contingent, dans la mesure où l'issue de cette épreuve est toujours incertaine, et toujours à refaire. L'envie, comme la bien La Boétie, aliène l'homme à son semblable autour de ce combat pour la jouissance. L'un n'aura de cesse que de détruire l'autre en tant que frère. Une fois encore se dévoile la tyrannie du Un : Un de la complétude.

¹³ Etienne de La Boétie, Ibid

